

Space Art

LORSQUE J'AI REÇU UNE INVITATION POUR DEUX MOIS À ARECIBO, j'ai cru qu'il s'agissait d'une blague. Le genre de message qui pollue nos boîtes mail jour après jour: « Bravo! Vous avez gagné un séjour gratuit à Porto Rico... » Après quelques vérifications élémentaires, le doute fut levé: j'étais en contact avec E.T. Le nom du signataire ne me disait rien a priori: B. Eastworth? Une rapide recherche sur Internet m'indiquait qu'il s'agissait tout bonnement du patron de l'observatoire d'Arecibo. Question: pourquoi une peinture de l'astrophysique mondiale s'intéressait-elle à un obscur étudiant en thèse de philosophie et l'invitait-elle dans le Saint des Saints de l'observation spatiale? Je n'ai aucune connaissance particulière en astronomie. Comme tout le monde, je peux pointer du doigt la Lune – ce n'est pas très difficile –, repérer Mars la rouge, ou Venus, identifier la Grande Ourse et m'ébahir devant les mystères de la Voie Lactée, ce qui représente peu de chose quand des millions d'étoiles brillent dans notre ciel. En cas de besoin, j'ai deux ou trois ouvrages d'astronomie à la maison: de magnifiques albums photos que je feuillette de temps à autre en regrettant de ne pas être moi-même l'œil de Hubble.

J'ai relu plusieurs fois le mail et me suis demandé si les astronomes avaient soudainement éprouvé le besoin d'une intercession avec le Créateur. Moi? Je plaisante. Pourquoi proposer à un apprenti philosophe de se joindre à eux: un théologien oui, ça peut se concevoir, un coupeur d'idée en quatre...? Ne se trompaient-ils pas d'interlocuteur? À mon avis, seuls les artistes, peintres ou musiciens, peuvent prétendre rivaliser avec ces forcenés de l'équation astronomique – dans les deux sens du terme – car ils ont un don pour converser avec l'Univers: ils sont autant de fenêtres ouvertes sur le Grand Mystère dont ils se font l'écho au travers de leurs créations.

Je suis tombé d'encore plus haut de ma chaise lorsque, dans la demi-heure suivante, je recevais sur mon portable un SMS de mon patron de recherche estampillé « URGENT » me demandant, m'intimant, de passer à son bureau dans les plus brefs délais: il m'y attendait. On a beau être philosophe..., c'est le genre d'événement qui taquine la conscience: « Qu'ai-je bien pu faire ou dire qu'il ne fallait pas? »

Pour comprendre, disons plutôt, pour fixer le contexte, il faut préciser ici que je m'intéresse aux théories de la représentation de l'Univers à travers l'art, dans ses relations avec les processus cognitifs inconscients. Mon travail vise donc à mettre en évidence que certains êtres humains, sans jamais avoir théorisé d'aucune manière que ce soit l'organisation de la matière, sont capables de la représenter, et le monde avec, avec une acuité si précise et si déconcertante pour les scientifiques, qu'il semble qu'ils auraient en eux la connaissance intuitive des secrets de l'Univers. Seuls quelques-uns – les plus sensibles – seraient traversés par des visions oniriques de sa réalité qu'ils pourraient reproduire sous différentes formes: peinture, musique, poésie... Une sorte de cognition spirituelle, une communion, qui embrasserait l'immensité dans laquelle nous baignons. C'est une théorie que j'entends défendre dans la thèse que je prépare.

Beaucoup disent que c'est bien là l'occupation des philosophes: perdre son temps à penser à ce

qui ne vient jamais à l'esprit de personne ou presque, passer des heures, des jours ou des mois – des années, parfois – à réfléchir, à retourner dans tous les sens une question qui n'intéresse qu'un petit nombre d'individus avides de raisonnements qu'aucun être normalement constitué ne mènerait à leur terme. L'exemple même de l'intellectualisme inutile que personne ne peut comprendre hormis les philosophes eux-mêmes. La caricature dans toute sa splendeur. Évidemment, je ne suis pas d'accord avec cette assertion qui vise à dénigrer une des plus belles conquêtes de l'esprit humain: la compréhension des choses au-delà du langage aux sens multiples et parfois contradictoires. Sinon, pourquoi ferais-je une thèse en philosophie? D'ailleurs, lorsque mon aimable parentèle me demande à quoi ça sert, je réponds invariablement: «À penser le Monde», ce qui, je dois l'avouer, les laisse bien pantois et me fait passer pour un prétentieux.

Pressentant l'altercation, ou du moins l'avertissement, je me suis rendu à ce que je tenais pour une convocation. Mon directeur, donc, m'a dit, confortablement installé dans son fauteuil en cuir: «Vos cogitations ont impressionné. Il va falloir être à la hauteur maintenant, car ce n'est pas tout d'écrire dix lignes dans une revue d'art en postulant que le Big Bang est à portée de pinceau: encore faut-il le prouver». Il souligna que c'était osé de ma part qui étais encore novice dans la discipline. Il ajouta aussi que la bienséance aurait voulu que je lui fisse lire ma prose avant qu'elle ne parût:

«Vous auriez dû me la soumettre afin que j'avalise vos propos, car d'une certaine manière, vous engagez mon laboratoire, ce qui me met dans une position délicate. Vous avez suscité la curiosité, vous allez devoir étayer vos propos, car ils réclament des démonstrations et des preuves. Vous ne pourrez pas vous défilier, ceux qui vous ont demandé de les rejoindre en haut de leur montagne ne raisonnent qu'à coups de certitudes mathématiques et d'observations directes, même si certains finissent par se poser les bonnes questions et par ouvrir leurs esprits au raisonnement. Vous allez accepter leur offre – merci, j'y comptais bien. Je vais envoyer un courrier les remerciant de vous avoir invité à suivre un stage chez eux. À mon avis, vous vous êtes fourré dans de sales draps.

Un stage! Mon directeur de thèse n'était pas content car à l'évidence il n'avait pas eu sa part de reconnaissance dans cette affaire qui s'était conclue hors de sa souveraineté. Les philosophes sont comme tout le monde: beaucoup aiment briller au-dessus des jeunes pousses dont les cimes, aussi modestes soient-elles, ne doivent jamais faire la moindre ombre à leur ego. C'est pourquoi les plus vindicatifs rappellent régulièrement à leurs disciples la mésaventure d'Icare. En fait de hauteur, je me sentais terriblement minuscule, écrasé par la perspective de devoir affronter des scientifiques aux équations imparables. Il m'a souhaité bon courage du bout des lèvres en me priant de ne rien écrire sans son accord formel. J'ai senti de la frustration en lui. Il ne me fera pas de cadeau après cela.

Le voyage jusqu'à Arecibo depuis Paris est long: 28 heures, 3 escales. Il faut vraiment vouloir avoir la tête dans les étoiles pour y aller. L'avantage, c'est que cela laisse du temps pour la réflexion, la lecture et réviser son anglais. Je n'ai emporté pour tout bagage – en dehors de mes vêtements – que mon ordinateur portable ainsi qu'une douzaine de livres: de la philo,

évidemment, et aussi des romans. Sur place, ils m'ont promis que je disposerai d'un écran grand format, d'un traceur, d'une liaison internet très haut débit, et qu'ils me fourniront tout ce que j'aurai pu oublier de leur préciser dans la précipitation du départ. Tous les documents qui me seront indispensables sont déjà sur le cloud: vive Internet!

Départ de Paris-Orly -3°C, arrivée à Porto Rico-Mayagüez 29°C avec l'impression de rentrer dans un mur de coton imbibé d'eau en sortant de l'avion. À l'observatoire, 450m plus haut, la température est à peine moindre. Avec l'altitude, les nuages s'accrochent au relief et déversent par instants des torrents d'eau tiède: vive les tropiques!

Une voiture de l'observatoire m'attendait à l'aéroport. Après un accueil assez formel, le personnel administratif m'a remis un plan du site, celui du bâtiment où je me trouvais, les clefs de la chambre qui m'avait été attribuée ainsi qu'un dépliant touristique de Porto Rico au cas où je voudrais faire un peu de tourisme. Une demi-heure plus tard, je fus pris en charge par un collaborateur du professeur Eastworth, signataire du mail reçu quatre jours plus tôt. Il se présenta: «Hi, Cédric, I'm Michael. Welcome to Arecibo». Je ne traduis pas, tout le monde aura compris. Il me demanda de le suivre sans attendre, le professeur m'attendait. Un autre grand chef? Nous empruntâmes un nombre incalculable de couloirs, traversâmes une kyrielle de passerelles passant d'un local à un autre, redescendant autant d'escaliers que nous grimpâmes pour arriver enfin devant une porte sur laquelle était scotchée une feuille A4 avec la mention: «Unit 327: If you are not concerned, go your way!»; en gros «Si vous n'êtes pas des nôtres, passez votre chemin». Surpris, je glissai un regard interrogateur à mon guide qui m'adressa un clin d'œil complice en ouvrant la porte du labo.

Le labo... C'est... grand. Autant que l'étage que nous occupons à l'université: espaces de travail individuels, espaces technologiques avec plus d'ordinateurs et de consoles que je n'en ai jamais vu, même dans «Contact», espaces de debriefing et de conférence avec au moins trente places, cafétéria, quatre bureaux privatifs pré-équipés d'ordinateurs dernier cri... Un autre monde... L'Amérique? Michael salue plusieurs de ses collègues qui lui répondent assez distraitement, les yeux rivés à leurs écrans ou le regard plongé sur des feuilles noircies de chiffres et de courbes. Il frappe à la porte d'un des bureaux, entre sans attendre et me présente immédiatement à son occupant: «Professeur Eastworth, Cédric. Cédric, le professeur Eastworth». Et là, surprise! Le professeur en question est une professeure: brune, cheveux coupés à la garçonne, yeux bleus, taille moyenne, peau légèrement hâlée – climat oblige –, un sourire radieux, la quarantaine. Nous décidons aussitôt de nous appeler par nos prénoms. Elle c'est Brooke. Sans perdre de temps, nous entrons dans le vif du sujet: je lui demande pourquoi m'avoir fait parcourir près de 7.000 km. Pourquoi inviter un étudiant en philosophie, français de surcroît, au cœur de l'astrophysique? Il ne doit pas en manquer dans les universités américaines, dis-je. Pour toute réponse, Brooke me répond qu'elle a lu mon article (si, si, avec internet on peut tout lire!) et m'invite d'un signe de main à la suivre: Venez! Nous traversons le laboratoire en passant entre les tables et les consoles de travail: cette fois les yeux se détournent des écrans et nous suivent avec des regards interrogateurs. «Qui peut être ce type avec le Boss?» Nous atteignons le mur du fond du labo qui

est percé d'une porte coulissante translucide dont Brooke écarte simultanément les deux vantaux qui glissent sur leur rail en laissant entendre un chuintement feutré. Je découvre une pièce aux dimensions confortables dont trois murs ont été couverts de panneaux photographiques, le quatrième étant une unique baie vitrée. Je reste sur place, interloqué, comme si je venais de recevoir un coup de poing en plein estomac. J'ai sous les yeux l'Univers depuis ses confins les plus inaccessibles jusqu'aux galaxies périphériques à la nôtre. Et aussi des simulations informatiques illustrant ce que pourrait être notre univers pris à différentes échelles. Entre chacune de ces photographies des espaces blancs ont été aménagés en attente de recevoir d'autres pièces comme un puzzle géant qui est en cours d'élaboration. Brooke attend que je reprenne mes esprits, parce que ce que je vois est un véritable choc pour moi. C'est à ce moment-là que je comprends la raison de ma venue, bien que je ne puisse croire que je sois le seul à m'intéresser à ce qui allait nous occuper deux mois durant, probablement des années entières. Brooke désigne l'un des murs et me dit : « Les blancs, c'est vous qui allez les remplir et nous expliquer ».

Deuxième coup de poing à l'estomac, suée froide, le plancher qui tangué un peu : ça ne plaisante pas. Alors je demandai une semaine pour me préparer, et la libre utilisation du matériel d'impression. Brooke me fit comprendre que cela allait de soi ; d'ailleurs, elle avait approvisionné plusieurs packs de toner et trois rouleaux de papier de la meilleure qualité : glacé, bien évidemment. Ce que je n'avais pas vu, c'est que l'imprimante en question était une laser A0. L'Amérique, bien sûr !

Ma première tâche a été de procéder à la sélection des peintures que je devais insérer dans le puzzle,



et choisir les images spatiales qui allaient nourrir nos discussions,



Quelques dizaines de toiles contre des milliers de photos, et la certitude grandissante que certains humains sont vraiment en communion avec le cosmos.

Je travaillais seul à l'abri de la curiosité de l'équipe qui ne cessait de poser des questions à Brooke. « Qu'est-ce qu'est venu faire le frenchy? Qu'est-ce qu'il prépare? Il est sérieux? Quand est-ce qu'il va nous montrer quelque chose? »... Brooke leur demandait de patienter, elle ne savait pas elle-même ce que je concoctais. C'était un arrangement entre nous.

Ce n'est pas tout d'avoir à sa disposition autant de matériel. Ce qui importe, c'est de savoir l'exploiter et d'ordonner les questions qui affluent à mesure que l'on dispose côte à côte deux représentations du monde dont l'une est la matérialisation de photons qui ont voyagé des milliards d'années à travers le vide de l'espace – la réalité –, et l'autre, la concrétisation d'une projection mentale inattendue, qui puise son inspiration dans le même néant originel où les énergies, les ondes et peut-être même une conscience indéfinie se mêlent et interfèrent avec le vivant, récepteur et restituteur improbable de l'opéra cosmique.

Aujourd'hui, c'est une sorte d'ouverture inaugurale d'un cycle de réflexion où ne sont conviés que les membres du labo. D'autres universitaires et chercheurs seront invités plus tard, des artistes aussi, de toutes sortes. Ce que je veux, c'est les mettre au contact de la même manière que deux armées se préparent à une confrontation ultime. Il ne peut y avoir de biais; il y a une réalité à laquelle il faut faire face et en accepter l'issue. J'ai un peu théâtralisé l'ouverture de la séance parce que ce qui s'offre à nos yeux est nécessairement grandiose, hors échelle. Cette fois, ce n'est pas moi qui ai reçu le coup de poing au ventre, même si le trac me vrille l'estomac. Il m'a

suffi d'observer leurs regards pour comprendre que je n'avais pas travaillé en vain et que la cote du frenchy venait de passer à la hausse : sourcils froncés, têtes penchées sur le côté, mains se prenant le menton, petits pas latéraux, en avant ou en arrière, pour visualiser autrement...





Alors, devant tant d'évidences, certains se sont assis sur des chaises que j'avais intentionnellement disposées ici et là. Il faut pouvoir se remettre, reprendre son souffle. Ainsi, l'œil de Hubble ne verrait rien de plus que ce que Zao Wou-Ki, le maître que j'avais choisi d'exposer, était capable d'imaginer. Et tous les ressorts de la création, artistique cette fois, interrogeaient les scientifiques qui étaient béats d'admiration et sidérés par la similitude, jusque dans les détails de la géométrie et des couleurs. J'en ai vu qui pleuraient.

L'émotion est retombée, chacun est retourné à son travail, les portes de la salle d'exposition sont restées grandes ouvertes. Brooke veut que je finisse le puzzle. Lorsque certains m'ont demandé si j'avais une explication, j'ai répondu que je doutais qu'il puisse y en avoir une qui soit quantifiable à coups de formules mathématiques et d'équations. Je suggérai qu'il était sans doute nécessaire d'emprunter d'autres voies plus informelles ou inhabituelles qu'un cartésianisme abrupt. Interroger... discuter avec l'artiste et découvrir, pas à pas, le mystère de sa force créatrice. Mais peut-être n'a-t-il aucune autre réponse que celle d'avoir écouté la voix du Monde et d'avoir eu la sagesse et l'humilité de la laisser guider ses mains sur la toile.

Brooke m'a proposé de rester au labo et de penser le monde.

